

La danse de la mort

Melancholia de Lars von Trier,
France-Danemark-Suède-Allemagne, 2011, 142 minutes

Gérard Grugeau

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2011). Compte rendu de [La danse de la mort / *Melancholia* de Lars von Trier, France-Danemark-Suède-Allemagne, 2011, 142 minutes]. *24 images*, (155), 51–51.



La danse de la mort

par Gérard Grugeau

Dans *Deuil et mélancolie*, Freud écrit que, refermé sur son humeur profondément douloureuse, le mélancolique vit « dans l'attente délirante du châtement ». Il y a là, dans cette plaie ouverte de la dépréciation morbide, l'essence même du dernier film de Lars von Trier dont les images sidérantes d'un cataclysme annoncé n'ont pas fini de nous hanter. Ce cataclysme prend ici la forme de la planète Melancholia qui menace de frapper la Terre et dont le personnage perturbé de Justine pressent la venue imminente, le soir de ses noces. Planète que la jeune femme appellera plus tard de ses vœux, en s'offrant nue à cet astre bleuté dans une sorte de psychose hallucinatoire du désir. Rarement un film n'aura cerné avec une telle intuition et une telle somptuosité l'effondrement mélancolique, cette *bile noire* évoquée par Aristote, ce territoire spleenien cher aux romantiques allemands. Tout est déjà joué dans le prologue opératique, fouetté par la musique orangeuse de Wagner. Des visions extatiques viennent à nous. Ce sont les spectres de la douleur et de la jouissance du récit à venir. On comprendra plus tard que ces images sont presentiment et porteuses de la vision des voyants, du désir d'absolu du mélancolique qui sait toute vérité. Par la force de ces images, Lars von Trier réussit la synthèse fulgurante d'un art intégral alliant avec brio les icônes du romantisme pictu-

ral (*Ophelia* de John Everett Millais) et l'hybridité vertigineuse des nouvelles technologies. Mais que cache la beauté vénéneuse de cette ouverture magistrale ? À quel au-delà de la représentation renvoie ce souffle délirant ? Gros de ses mystères, le film peut alors entamer sa danse de la mort et nous précipiter dans l'immense trou noir de sa contrition.

Scindé en deux parties, *Melancholia* déploie une structure schizoïde prise entre la démesure cosmique et le réalisme prosaïque. À l'image de Justine, la voyante à la sensibilité émoussée, et de sa sœur Claire, la femme d'ordre prisonnière de son confort et de son mariage bourgeois. Le monde trouble des émotions affronte le monde faussement rassurant de la rationalité et de la science. Le symbolisme figuratif s'oppose à l'abstraction froide et calculée. Autant de pistes qui permettent au cinéaste de décliner les figures de l'ambivalence chez l'homme, mais plus particulièrement chez le mélancolique. Ce que cerne au plus près la mise en scène entre drame familial et film-catastrophe, c'est le combat singulier entourant la perte de l'objet d'amour chez Justine. L'objet se dérobe ici à la conscience du sujet mélancolique et consacre la défaite de la pulsion de vie comme si l'ombre du manque avait dévoré le moi. Un moi qui s'appauvrit sous nos yeux et s'abîme dans la catatonie avant le sursaut final menant à l'accepta-

tion sereine de l'anéantissement. On ne saura rien des raisons de ce manque et de cet objet d'amour perdu, les noces de Justine filmées avec force ironie mordante nous révélant une constellation familiale faillible, mais sans commune mesure avec la pulsion meurtrière de la jeune femme, symbolisée par la planète menaçante. Le mal est trop loin, enfoui dans le tissu psychique qui porte ici en lui les germes de sa propre annihilation. Chez Von Trier, pas de réconciliation New Age avec l'enfance comme dans *The Tree of Life* de Terrence Malick, œuvre tout aussi ambitieuse, mais solaire alors qu'ici, un noir désir emporte tout sur son passage, comme une immense vague lunaire. Lors d'une finale grandiose, Justine, Claire et son jeune fils se réfugient sous une cabane de fortune, oripeau dérisoire de l'enfance brandi face à la tornade Melancholia. L'enfant ferme les yeux, happé par quelque paysage magique sous ses paupières frémissantes. Offert en toute innocence, ce visage délicat devient notre ultime refuge et nous sauve. Lars von Trier touche alors au sublime. Car si, comme le pensait Freud, la mélancolie est accès à la vérité, l'enfance, elle, veille et croit en l'impossible. ■

France-Danemark-Suède-Allemagne, 2011. Ré. et scé. : Lars von Trier. Ph. : Manuel Alberto Claro. Mont. : Molly M. Stensgaard. Int. : Kirsten Dunst, Charlotte Gainsbourg, Kiefer Sutherland, Jon Hurt, Charlotte Rampling, Alexander Skarsgard, Stellan Skarsgard. 142 minutes. Dist. : Séville.